

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 48 (2021)

Pierre Monnet

Michel Parisse (1936–2020)

DOI: 10.11588/fr.2021.1.93974

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHEL PARISSÉ

(1936–2020)

Michel Parisse, que la maladie de Parkinson avait depuis plusieurs années frappé et soustrait à la vie académique, universitaire et collégiale qu'il avait tant contribué à animer, a été emporté le 5 avril 2020 par la pandémie du Covid alors au sommet de sa course funeste. Il disparaissait quelques jours après Francis Rapp, autre médiéviste de renom, autre spécialiste de l'histoire de l'Empire. Au-delà de sa famille et de ses amis, sa mort a durement touché le milieu des historiens qui éprouvait à son égard et envers son œuvre respect, admiration, reconnaissance et affection.

Il existe bien des manières de rappeler la mémoire d'un disparu. Bien des collègues, de France mais aussi, le fait vaut d'être souligné, du Luxembourg, de Belgique, d'Allemagne, c'est-à-dire au fond de cette Europe carolingienne du milieu dans laquelle il était né et sur laquelle il a tant cherché, ont sur le champ rédigé des textes aux paroles justes et chargées d'émotions, dans des revues, dans la presse, pour les innombrables sociétés savantes et institutions scientifiques dont il faisait partie. À relire ces témoignages, on demeure frappé par le ton personnel, fraternel et chaleureux, digne d'une *amicitia* toute médiévale, emprunté par ceux qui furent ses collègues, ses élèves, ses apprentis, ses compagnons d'enseignement et de recherche, tous attachés au caractère, aux manières, aux convictions de celui qui fut un historien, un médiéviste, un latiniste, un passeur de frontières et d'historiographies à la fois généreux, exigeant, retenu, au tempérament solide mais toujours bienveillant et malicieux, telles que les quelques images publiques de lui, finalement assez rares car Michel Parisse ne cherchait pas les projecteurs, aimant à en refléter le sourire.

C'est également par ce biais du rappel personnel que voudrait s'ouvrir cette brève évocation, non par égocentrisme mais parce que tel ou tel souvenir parlera pour toute une génération, pour le chercheur et le professeur qu'il fut pour tant d'entre nous, pour l'ami de l'histoire allemande qui inspira bien des vocations, pour le défenseur d'un Moyen Âge à la fois érudit, ressource aux textes, et en même temps ouvert à notre monde. Il fut aussi un homme des passages, des frontières, d'un Entre-Deux franco-allemand qui disait à ses yeux la profondeur et une forme de vérité de la construction du Moyen Âge précoce puis central en Occident, et après tout osons le dire, d'une Europe qui est encore un peu la nôtre.

Cet Entre-Deux, c'était d'abord celui de son pays natal: Lorrain ou plutôt Meusois dans l'âme, il a écrit sur ces espaces une thèse vite devenue un grand classique («Noblesse et chevalerie en Lorraine médiévale: les familles nobles du XI^e au XIII^e siècle», Nancy, 1982), puis des articles, des livres et des synthèses en quelque sorte naturellement portés et nourris par la chaire qu'il occupa à l'université de Nancy peu après 1975. Pour les étudiants et les jeunes historiens de notre génération, Michel Parisse était donc d'abord l'homme de la Lorraine mais sans l'enfermement régional et monographique qu'une telle spécialisation aurait pu signifier tant cet espace était pour lui un terrain exemplaire et non pas exhaustif d'observation de phénomènes territoriaux, sociaux et culturels qui s'ancrent dans une histoire de grand vent. Puis il devint, de 1985 à 1991, le directeur de la Mission Historique Française en Allemagne établie au sein de l'institut Max-Planck pour l'histoire de Göttingen depuis 1977. Il contribua alors de manière décisive, dans le droit fil du fondateur de cette institution, Robert Mandrou, lui-même comme tant d'autres marqué par l'œuvre et l'héritage de Marc Bloch, à former à coup de bourses, de recensions, de doctorats, de colloques et de visites dans les villes, les châteaux et les monastères de l'Empire ottonien, salien et staufén, toute une génération de spécialistes de l'histoire du

Saint-Empire sur lequel il rédigea des livres d'initiation et de synthèse toujours en usage, que l'on songe à »De la Meuse à l'Oder: l'Allemagne au XIII^e siècle«, Paris, 1994, ou à »Allemagne et Empire au Moyen Âge«, Paris, 2002.

C'est à l'occasion de l'écriture du premier des deux ouvrages à l'instant mentionnés que je fis plus personnellement sa connaissance car, fidèle à son goût pour le travail collectif et pour la formation des jeunes chercheurs, il avait alors mobilisé en quelques semaines, en pleine coupe du monde de football dont il ne manquait aucune rencontre, des plumes plus jeunes que la sienne. Cette chance se payait au prix fort mais tellement formateur, dans un commerce exigeant des idées et de la rédaction qui lui ressemblait tant: il n'aimait ni la rhétorique creuse ni les ruptures incontrôlées de démonstration, encore moins la complexité inutile ou les approximations; il surveillait chaque référence, vérifiait chaque citation, reprenait chaque traduction. C'est ainsi aussi que le connaissaient et le pratiquèrent ses collègues et ses élèves dans les légendaires séminaires collectifs de traduction qu'il animait et affectionnait, veillant jusqu'à l'épuisement scrupuleux à la restitution du mot juste en fonction du contexte, de la forme du document, des conditions de sa production.

On ne s'étonnera donc pas de retrouver cette attention au dispositif matériel, lexical et textuel du document dans le volume d'hommages réuni par Sylvain Gouguenheim, Monique Goullet, Odile Kammerer, Laurent Morelle, Monique Paulmier-Fouquart et moi-même en 2004 sous le titre programmatique de »Retour aux sources«, Paris, 2004. La table de l'ouvrage, on ne saurait mieux dire, restitue et reflète à la fois les champs d'enquête que Michel Parisse laboura toute sa vie et les manières de les explorer: documents de la pratique, pouvoirs et territoires de l'Empire au village, nobles et chevaliers, femmes médiévales, vie de l'Église, parler et écrire, historiographie et représentations du passé. Parmi les auteurs, des Français, des Belges, des Canadiens, des Luxembourgeois et de très nombreux Allemands qui avaient vu en lui le passeur d'idées, de concepts et d'études entre les deux pays. Au demeurant, Michel Parisse fit tôt partie des grandes institutions de la recherche germanique: académies des sciences de Mayence et de Göttingen, *Konstanzer Arbeitskreis für mittelalterliche Geschichte*, et doctorat *honoris causa* de l'université libre de Berlin. Parmi les sujets de ce »Retour« maintenant, à côté de la France, de la Lorraine, de l'Empire et des nobles, on trouve deux matières qui ne cessèrent de susciter l'appétit de Michel Parisse. La vie religieuse en premier lieu, qui a toujours retenu son attention, particulièrement sous l'angle des réformes monastiques et de l'action, au temporel comme au spirituel, des évêques, des clercs et des chanoines. Dans ce cadre, il consacra à de hauts lieux du renouveau monastique et à leurs abbés et abbesses, lorrains bien sûr comment en aurait-il été autrement, des ouvrages qui firent date et installèrent Morimond, Gorze ou Remiremont au cœur de l'étude serrée d'une mutation du monde monastique dont il écrivit une histoire pour ainsi dire totale: fondations, bienfaiteurs, abbés, architecture et production manuscrite, rapports au pouvoir noble, princier et royal, essaimage de ce modèle, essentiellement cistercien, à tous les horizons européens, et naturellement en Allemagne. Dans sa démonstration, il sut montrer combien ces réformes résultaient d'un jeu complexe entre papauté, ordres, épiscopat, noblesse locale et logiques internes à chaque communauté. Les religieuses, songeons justement à Remiremont et à ses dames chanoinesses, constituèrent l'autre dossier qui accompagna Michel Parisse toute sa vie, car sans se soucier des modes de l'histoire du genre, il avait senti dès l'origine l'apport fondamental, au cœur d'une chrétienté d'hommes, des moniales, des nonnes, des chanoinesses dont le mode de vie, la sensibilité, la piété introduisaient une autre manière d'être en société, qu'elle soit recluse ou dans le monde. Rien de plus éclairant sur ce point que la lecture d'un recueil d'études paru en 2011 sous le titre »Religieux et religieuses en Empire du XI^e au XII^e siècle« et publié dans la collection »Les médiévistes français« qu'il dirigeait et où il sut donner la place aux recherches en cours de bien des collègues.

La place manque pour égrener une bibliographie riche de plus de 500 entrées dont la diversité – articles, manuels, synthèses, cours, dictionnaires, atlas, chapitres, livres érudits et études scien-

tifiques, traductions, éditions d'actes – reflète au fond la variété des exercices pédagogiques et des transmissions du savoir qu'il mena de front jusqu'au bout. Il fut en effet de ceux qui ne refusaient, à côté des cours, séminaires et préparations aux concours de l'enseignement, ni d'intervenir dans un colloque de spécialistes, ni de répondre à l'invitation d'une société savante ou d'un cercle grand public. Ses amis et collègues étrangers, songeons au Luxembourg où il fonda et anima les fameuses journées lotharingiennes, retiennent de lui cette capacité au savoir précis, érudit, toujours fondé, allié à une sympathie et une bonhomie proverbiales envers l'auditoire.

Dans cette défense et illustration d'un enseignement et d'une recherche qui finirent par marier le meilleur des traditions des XIX^e et XX^e siècles, Michel Parisse songea d'entrée à préparer l'avenir de son domaine en estimant qu'il fallait combler les lacunes de plus en plus béantes d'une scolarité qui négligeait le latin et l'approche interne et externe du texte, par quoi estimait-il l'étude d'une société ancienne comme celle du Moyen Âge finirait par se limiter à quelques spécialistes réduits à se parler entre eux. C'est dans cet esprit qu'il conçut, sur la base des séminaires de traduction qu'il continua inlassablement à tenir, une série de manuels consacrés à l'apprentissage et à la traduction du latin médiéval (« Apprendre le latin médiéval », 1996; « Traduire le latin médiéval », 2003; « Lexique latin-français. Antiquité et Moyen Âge », 2006), flanquée d'un « Manuel de paléographie médiévale », 2006, qui n'est rien d'autre que l'art difficile de bien lire les mots et de comprendre les textes: leçon salutaire dans les temps présents, et pas seulement pour les apprentis médiévistes.

C'est dire, même si la formule peut paraître galvaudée, que cette voix aujourd'hui manque, car Michel Parisse avait un « timbre » à nul autre pareil, une manière de dire, de raconter, d'interroger, parfois bourrue, toujours pénétrante, qui obligeait ses étudiants, ses interlocuteurs, ses collègues à ne pas esquiver la réponse car la question, le plus souvent, était de nature à troubler. C'est là le signe indéniable d'un enseignant, d'un chercheur, d'un érudit sans compromis sur le savoir, en sorte que son legs est aussi celui d'une méthode, d'une exigence, mais aussi d'un profond humanisme. À travers lui, le Moyen Âge et ce qu'il en restituait étaient donc aussi une présence, la seule qui puisse non pas remplacer mais compenser son absence.

PIERRE MONNET